

La Vie à Clichy Sous-Bois

Textes choisis et présentés par Abdellah Taïa

Ouassini Adda | Sakina Bahri | Rayan Boukazia | Delma Evanga
Françoise Guyomard | Sylvie Haoudi | Maher Nourira

ATELIER
MÉDICIS

Introduction

Écrire et s'ouvrir un peu plus à l'autre

par Abdellah Taïa

Notre atelier d'écriture a duré six mois. On se voyait une fois tous les quinze jours. Un samedi sur deux. L'après-midi.

Quand les membres des Ateliers Médicis, à Clichy-sous-Bois, m'ont contacté début 2018 pour imaginer un projet artistique avec eux, je n'ai pas beaucoup hésité. J'ai répondu favorablement. Et j'ai proposé l'idée d'atelier d'écriture. Un atelier ouvert à tout le monde. Le but déclaré était de trouver des voix, des histoires, des écrivain·e·s qui s'ignorent, et de les aider à aller un peu plus loin sur le chemin de l'écriture. Les aider aussi, éventuellement, à publier leurs textes.

Pour attirer le plus large public possible, j'ai sillonné les rues de Clichy-sous-Bois durant le mois de novembre suivant. J'allais partout pour parler avec les gens et pour les inviter à se joindre à notre atelier : les supermarchés, les boulangeries, les pizzerias, le commissariat, le centre médical, les cafés, le marché hebdomadaire, les collègues, les lycées, les pharmacies.

Le premier atelier a eu lieu en décembre 2018, à la bibliothèque... Un moment magique. Inoubliable. La petite salle où l'on s'était réunis débordait de monde. De joie. D'enthousiasme. Durant quatre heures, sans pause, on a fait connaissance et immédiatement on s'est tou·te·s mis à écrire. À s'ouvrir à l'autre. Au monde.

Le rêve d'écriture est vivant au-delà de tout ce que je peux imaginer.

Il y a à Clichy-sous-Bois des écrivains. Je l'ai vu fort durant ce premier rendez-vous.

La suite, comme toutes les suites, a été compliquée. Mais cela n'était pas grave. Faire aboutir un projet n'est jamais une affaire simple.

Nous avons écrit. Nous avons discuté, débattu, polémique. Avancé. Et une sorte de bienveillance, de générosité, s'est installée entre nous, jusqu'au bout.

C'est rare.

L'expérience s'est terminée. Mais le lien entre les membres de l'atelier est là, toujours en cours, si je peux dire. Toujours dans la chaleur humaine.

Avec des rêves d'écriture très précis, qu'il faudrait maintenant faire aboutir en dehors de cet atelier.

Et, comme je l'ai promis, je suis là pour aider à ce que cela se produise. Des livres. Des livres qui viennent, des livres qui s'écrivent déjà et qui disent un territoire français d'une manière forte, belle et politique.

Clichy-sous-Bois.

Nous publions ici quelques-uns des textes produits dans le cadre de cet atelier.

To be continued...

Né à Rabat en 1973, Abdellah Taïa a publié aux Editions du Seuil plusieurs romans, traduits en Europe et aux États-Unis : *L'Armée du Salut* (2006), *Une mélancolie arabe* (2008), *Le Jour du Roi* (Prix de Flore 2010), *Infidèles* (2012), *Un pays pour mourir* (2015), *Celui qui est digne d'être aimé* (2017) et *La vie lente* (2019). Il a réalisé en 2014 son premier film, *L'Armée du Salut*, d'après son roman éponyme. Il vit en France depuis 1999.

Requiem pour un enfant noir

par Françoise Guyomard

Prologue

Les poissons dansaient en rond sous la glace de l'étang. De cet endroit, au pied du ponton, on les voyait bien.

Penché au-dessus, à genoux, le petit garçon fasciné les observait qui s'approchaient de sa main. Ses doigts un peu engourdis caressaient la surface vitrifiée, miroitante sous le soleil piquant de février.

Fut-il surpris quand sa jolie menotte plongea dans l'eau froide...

Saisir un poisson ! Quel beau jouet !

Toute ma vie je rêverai la scène : une petite tête bouclée de cheveux noirs qui s'enfonçait lentement, silencieusement, inexorablement, sous l'eau.

En réalité c'est mon imagination qui a mémorisé la noyade du jeune enfant. Je l'ai réalisé il y a peu, quand j'ai retrouvé le double de ma déposition.

J'étais accourue à l'appel lointain d'un inconnu. Lorsque j'arrivai, il n'y avait qu'un trou noir dont les pourtours fondaient dans l'épaisseur de la glace. À côté, gisait une sandalette.

Deux fillettes pétrifiées regardaient le gouffre béant. L'une d'entre elles venait de regagner la rive grâce à la branche que lui avait tendue l'« inconnu » – il s'était éclipsé.

Quels mots inventer pour rassurer les deux sœurs ? Elles me dirent habiter tout près. Je les pressai d'aller prévenir leurs parents et filai signaler l'accident à la bicoque qui servait de commissariat provisoire :

– Vite, vite, appelez les secours ! Un enfant se noie dans l'étang Virginie ! Bois de Bondy... Oui, faites vite.

J'étais arrivée là essoufflée, après avoir couru une demi-heure au moins, dans l'espoir absurde que des secours seraient utiles ; peut-être au moins retrouverait-on le petit corps – cette retenue d'eau en forme d'entonnoir avalait tout, même son contenu l'été.

L'agent, un bonhomme lent et patibulaire, jugeant sans doute qu'il était déjà trop tard, me regardait impassible, narquois me sembla-t-il, posant ses

questions avec indifférence. Il fallut préciser le signalement de la « victime » : couleur de peau ?

– Noire.

– Ah ! ces mêmes-là ne font que des bêtises !

Les émeutes de Clichy n'ont pas eu lieu

Cocoricoo ! Cocoricooooo !

La voix enrouée d'un coq invisible sonne le lever du jour, impérieusement. Je l'entends sur fond de souvenirs ballottés par la nuit. Les pommiers en fleur embaument. Café au lait et tartines beurrées préparés par ma mère me narguent. Mon père fredonne. Il part au travail. C'est l'heure. Debout !

Mais qui m'attend ?

Où est notre petite bande d'enfants réunis pour partir ensemble à l'école, à vélo ?

Je me revois dévalant la côte des Pérelles, à toute vitesse pour battre les garçons à la course !

Nous en avons commis, des imprudences ! Et fait, des bêtises ! Mais couvés, sous le regard indulgent des adultes.

C'étaient les années 50. En Normandie.

Cocoricooooo !

Cesse donc, mystérieux gallinacé, de me rappeler que l'horloge du temps s'est emballée ! Nous sommes le 28 octobre 2005 exactement.

Je m'extrais du lit avec effort. Les rumeurs nocturnes n'ont rien révélé d'inhabituel : vociférations, pétards, grésillements. Grésillements ?

J'avancerai d'un bon pas en direction du bus 602. Mme Martin sera à sa fenêtre. Je lui lancerai, sans ralentir :

– Bonjour ! Déjà debout ?

– Oh, ce sacré coq m'a encore empêchée de dormir ! déplorera-t-elle.

– N'avez-vous rien entendu d'autre ?

– Non, répondra-t-elle, joviale.

– Bonne journée !

Ce ne sera pas une bonne journée.

À la gare du Raincy, j'ai juste le temps de sauter dans le RER déjà à quai. Un jeune garçon m'offre sa place. Merci ! Je me cale pour un moment relax, entourée des visages familiers qui m'attachent à ce compartiment : on s'y

salue, on se sourit. Mais ce matin, c'est la gravité qui domine ; il y a de l'accablement dans les regards. Les conversations à mi-voix laissent parfois affleurer la colère. Je ne comprends pas la langue de mes proches voisins et n'ose les interrompre dans un français qu'ils déchiffrent pourtant, eux. L'inquiétude m'a gagnée. Quelle nouvelle catastrophe, guerre ou révolution, tremblement de terre, touche donc les habitants du 93 ?

Gare Saint-Lazare. Un kiosque est ouvert. Une image me frappe par ses couleurs somptueuses : rouges nuancés de roux dans un ruissellement doré ; la voix des coqs aurait-elle pris corps ? Ce n'est qu'une voiture en flammes, elle fait la couverture d'un journal. Il titre : « Clichy-sous-Bois en flammes ».

Pourquoi un fait divers ordinaire ici créerait-il soudain l'événement ? Voilà un plan cinéma racoleur, me dis-je. Intriguée, j'achète le quotidien.

Ma vue se brouille plusieurs fois, je relis l'article. La nouvelle s'enchevêtre avec le récit des déchaînements nocturnes. Ces turbulences ont-elles mené au drame ? Ou l'inverse ? Cessant mes interrogations dilatoires, il me faut admettre l'épouvantable réalité. Deux adolescents sont morts. Électrocutés dans un transformateur EDF.

La suite de l'article me fait passer d'un profond malaise à l'indignation.

On connaît, peut-on lire, peu de choses encore des circonstances de l'accident. Les jeunes auraient pénétré par effraction dans le transformateur. Pourquoi tout de suite « par effraction » puisqu'on en sait si peu ?

De victimes, ces garçons seraient déjà coupables ?

Deux jeunes sont morts.

Par effraction ?

Un calme étrange berce le crépuscule.

La mélancolie est tombée sur Clichy.

Ce soir-là, je m'effondre dans un sommeil lourd.

Masse boueuse ; des visions terribles y creusent des souterrains. Deux cadavres mutilés reposent là.

Une mère hurle son chagrin, puis silence de mort.

À tout jamais.

J'avance d'un pas traînant en direction du bus 602. Mme Martin est à sa fenêtre. Je lui lance, en m'arrêtant un peu :

- Bonjour ! Déjà debout ?
- Ce drame nous empêche tous de dormir !
- De quel drame parlez-vous ? Quelqu'un fera-t-il taire ces coqs ?
- Il y en a plusieurs ?
- Deux au moins.
- Bonne journée tout de même.
- À ce soir !...

Ce soir-là, le train est bondé. Zyed et Bouna occupent tout le wagon. Je les reconnais à leurs grands yeux anxieux, leurs regards aux aguets, leur peur. Peur de qui, puisque personne ne les menaçait ? La gendarmerie l'a affirmé et la caution du ministre de l'Intérieur a fait taire les rumeurs : il a déclaré que « la police ne poursuivait pas physiquement les deux jeunes ».

Je me prépare à attendre longtemps l'arrivée d'un autobus en direction de Clichy-sous-Bois lorsque je remarque, étonnée, les voyageurs qui se dispersent à pied.

- Inutile de lanterner ici, madame, les bus ne desservent plus Clichy. Ordre du maire du Raincy : les barbares sont à nos portes !

Je reconnais avec plaisir la voix d'Ahmed malgré son inflexion ironique inhabituelle.

Nous habitons le même îlot pavillonnaire. Situé à cinq minutes à vol d'oiseau des ensembles directement touchés par le deuil, il est à quelques journées des événements locaux. C'est ainsi que nous recevrons trop tard l'appel à participer à la marche silencieuse en mémoire de Zyed et de Bouna.

- Certains ont pu croire à la seule solidarité communautaire, regrette mon jeune ami.

Il n'a que quelques années de plus que les victimes. Comme mes enfants.

- Nos cœurs sont avec leurs proches, ajoute-t-il en soupirant.

Le coq du temps, le coq du secret, tous deux se lamentent : Coo coo coo cocoricouuuu !

« Morts pour rien ». Ce sont les mots qu'une dizaine d'amis alignés en tête de la marche blanche arboreront sur leurs T-shirts.

En barbares increvables, nous affrontons la montée du boulevard du Midi. Alors que nous arrivons en terrain plat, vers la Limite, Ahmed me dit soudain :

– Il y a du nouveau : ils étaient trois. Le troisième garçon est grièvement blessé. Il s'appelle Muhittin. C'est lui qui a donné l'alerte.

– ...

– Vous ne me croyez pas ?

– Si...

Une pensée m'effleure, hasardeuse. Muhittin : victime lui aussi et vivant témoin ! Escamoté ? Je chasse aussitôt cette idée.

Ahmed continue son récit avec émotion :

– Il est hospitalisé. Ses blessures le font affreusement souffrir.

– La secousse électrique a dû être atroce, tant moralement que physiquement ! Et il est parvenu à puiser assez d'énergie pour aller chercher du secours ?

– Oui. Il a réenjamé le grillage qui cerne le transformateur pour courir aussi vite qu'il le pouvait jusqu'en ville. Là il a trouvé Syaka, le grand frère de Bouna, avec leurs copains ils sont retournés sur les lieux de l'accident, sans pouvoir approcher à cause de la chaleur qui persistait. Alors ils ont appelé les pompiers. Zyed et Bouna gisaient, électrocutés. Muhittin voulait les sauver. Il pleure ses camarades.

– Que pouvait-il faire de plus ? Il a été héroïque ; qu'attend-t-on pour l'honorer ?

– Il a été interrogé. Les policiers contredisent sa version des faits.

Nous sommes de retour à nos portes. Il est tard. Nous nous quittons en échangeant un regard entendu et navré.

Mme Martin est à sa fenêtre.

– Bonsoir. Vous arrivez bien tard !

– Les bus sont interrompus depuis la gare.

– Que se passe-t-il ?

– Ne savez-vous rien ?

– Il y aurait un troisième coq ! Quel vacarme en ce moment !

– Le vacarme est provoqué par la mort de deux adolescents, électrocutés au poste EDF.

– Non !

Et elle fond en larmes.

Muhittin a crié. Il est immobilisé sur son lit d'hôpital. Cerné : Épouvante,

Effroi, Horreur, Douleur, Malveillance, Indifférence, Injustice, Mensonge ; tous s'empresment autour de lui. Une multitude de têtes de geôliers grimaçants ont édifié une forteresse.

Muhittin a crié dans son sommeil et j'ai crié avec Muhittin. La révolte s'est emparée de moi. Je me suis précipitée dehors pour rejoindre les sédi-tieux. J'ai allumé des incendies – ce sont les mots des maux. J'ai caillassé la longue chenille de CRS. J'ai insulté Sourde Oreille jusqu'à l'aurore.

Et... Cocorico ! Le coq blanc a chanté – son chant, dit le prophète, si-gnale la présence de l'ange.

Muhittin repose. Calme. Une ronde affectueuse l'entoure. Il va guérir.

La ville de Clichy parviendra-t-elle à guérir, elle aussi ?

Clichy-sous-Bois est malade depuis longtemps d'un mal impossible à nommer dans aucun de ses quatre-vingts dialectes et langues. Comme dans une bourrasque attrape-tout s'immiscent des mots mal assemblés : feu fu-misans – cambrivoleur – canbriol'age – pénaitre – coup able – pour suite suis vie... Galimatias pour qui ne possède le vocabulaire gallinacé !

La presse internationale s'essaie à décrypter les paroles échappées de la tourmente. Les journalistes les interprètent dans un sens sociologique ou politique ; humain, très peu.

Quelqu'un cependant s'est prêté à une interview, c'est le gardien du chantier interdit au public, là où les enfants disputaient une partie de football ; c'est lui qui a appelé la police. Un cambriolage avait eu lieu la semaine précé-dente et il en a déduit que les coupables étaient revenus. Depuis, il confesse son erreur. Regrets le torturent. Cependant, que s'est-il passé après ?

Qui croire ?

Les jeunes auraient-ils pris un risque insensé s'ils n'avaient été terrori-sés ?

Un simple contrôle d'identité pouvait-il créer une telle panique ?

Nous attendons de l'enquête administrative et judiciaire diligentée par le bienveillant Claude Dilain, maire de Clichy, une traduction claire du langage des politiques. Nous espérons tout simplement la vérité.

Après l'audition de Muhittin, le procureur Molins affirme que « les trois adolescents ont pris la fuite à la vue d'un contrôle d'identité à Livry-Gargan.

Ils se sont cru poursuivis alors qu'ils ne l'étaient pas ».

Zyed et Bouna foudroyés deux fois.

Mme Martin est à sa fenêtre.

– Bonjour !

– Bonjour, madame Martin.

– Savez-vous que la police est officiellement mise hors de cause ? Je viens de l'entendre aux infos.

– Oui. Mais les jeunes restent convaincus que les policiers sont pour quelque chose dans ce drame.

– D'ailleurs, le père de Bouna a porté plainte pour non-assistance à personne en danger.

– Gare au tapage. Fermons nos volets !

– Pourquoi ? Tout est calme, mis à part le joyeux concert des coqs !

Un théâtre d'ombres hante encore nos nuits. Silhouettes de guerriers qui nous sont inconnus. Bouches hurlantes que nous n'entendons pas. Silence tourmenté. Comédie dramatique à laquelle nous n'assistons pas.

Si la horde de journalistes ne s'était ruée à Clichy, puis installée, nous ne saurions rien des prétendues émeutes. La presse rend compte d'un grand spectacle offert à la planète. Des figurants ont été recrutés dans tous les pays, en même temps que les reporters se sont approprié le territoire : voitures incendiées, CRS à la manœuvre, mosquée affolée, gymnase détruit, police ciblée. Toute la région, puis la France entière se sentent transformées en terrain pour jeux de rôles.

Pas un bruit, pourtant, ne monte jusqu'à nous.

L'air gémit encore tandis que, peu à peu, les habitants, aidés des autorités locales exhortant au calme, sont enfin entendus.

L'automne s'installe, l'interdiction de rouler des autobus aussi. Le couvre-feu est prolongé.

Une averse timide crépite sur les tilleuls de l'avenue. Les gouttes d'eau détachent une à une leurs feuilles desséchées. Elles tournoient puis choient doucement sur le sol luisant. Après la journée de travail, la pente est plus pentue, la pluie plus pénétrante et la tombée du jour plus affalée.

Comme un poing fermé, la ville s'est resserrée sur elle-même. Muette.

Jusqu'au jour où, toute colère épuisée, la mélancolie fait place, chez les plus pacifiques, au désir de raccommoder le tissu déchiré de la ville.

Débats et groupes de réflexion se multiplient sous l'impulsion des amis indéfectibles de Zyed et de Bouna. Ils font de leur regroupement une association qu'ils nomment « Au-delà des mots » tandis que les « grands frères » créent « ACLEFEU », ajoutant leur bonne volonté à celles préexistante telles que l'ASTI. Cette génération des moins de 25 ans représente ici la moitié de la population.

Ces initiatives ont pour but, à l'origine, d'apaiser les tensions en dialoguant, d'encourager la réussite par une aide locale généreuse. Les jeunes souhaitent y engager tous les habitants. Le communautarisme est mis en question. Mais que sait-on de la nature des hostilités, des influences souterraines, mis à part les scènes ostensibles de « tous contre l'État et ses symboles » ?

Quoi qu'il en soit, les débats, relayés par les adultes à responsabilité, dévoilent l'ampleur de la maltraitance sociale et le sentiment d'injustice qui en découle.

La confusion a été immédiate. Il y avait un gouffre médiatique entre le traitement du drame qui a coûté la vie à Zyed et à Bouna et des blessures à Muhittin et le vécu difficile de cette ville de « ban-lieu ».

Le témoignage dénié de Muhittin avant même l'enquête élémentaire – pire, récusé dans un quotidien –, ressenti comme injuste, a réveillé les ressentiments.

Pour sortir de l'accablement : la colère, pas l'émeute.

Les propositions destinées à remédier à l'exclusion ont été entendues. Des moyens considérables seront enfin débloqués.

Douze ans plus tard, le non-lieu est confirmé dans l'indifférence générale.

Les émeutes de Clichy n'ont pas eu lieu.

La mairie distribue des poules.

Les coqs chantent.

Françoise Guyomard est née en 1943 à Louviers. Elle a été professeure durant 30 ans dans différents établissements. Elle est également peintre.

Je ne la comprends pas, cette église

par Maher Nouira

J'étais passé là un nombre incalculable de fois : l'allée Fernand-Lindet... Un joli nom qui ne dira sûrement rien au premier venu qui s'aventurerait en cet endroit. C'est le patronyme d'une famille de notables prestigieux du XIX^e siècle, très respectés et influents dans la région.

Le silence de cette allée est frappant. Tendez l'oreille, vous pourrez même entendre les froissements de l'herbe sur le trottoir.

Vous montez une pente et, là, un bâtiment se détache au milieu des arbres : une petite église bleue, soutenue par des murs mats un peu défraîchis. Et juste à côté, toujours à l'extérieur, il y a trois croix de bois massives, brutes.

Cette église est là depuis toujours, à Clichy-sous-Bois.

Immuable.

Une école est cachée tout en haut de l'allée, à droite, mais c'est tout juste si on entend la joie des enfants dans la cour au moment de la récréation.

Parfois, une voiture passe en trombe sur le macadam, et disparaît aussi vite.

Les enfants, les voitures, les passants, tous semblent être simplement de passage : personne ne reste jamais longtemps ici.

Une église de rien, perdue au milieu de rien, entouré par des « gens de rien ».

Et alors ? Pourquoi vous nous racontez tout ça ? C'est banal. Les églises, ce n'est pas ce qui manque dans ce pays.

Non, non, vous vous trompez. Cette église-là est complètement différente de toutes les autres. C'est un miracle. Une légende. Vous verrez.

On raconte qu'il y a longtemps, très longtemps, au Moyen Âge, trois voyageurs ont été attaqués par des voleurs alors qu'ils traversaient la forêt qui plus tard prendrait le nom de Bondy. Après les avoir détroussés, les malfaiteurs sont repartis en les laissant ligotés autour d'un arbre. Ils étaient en réel danger de mort. Mais un miracle a eu lieu : un ange est apparu et les a libérés. Au même moment, à cet endroit précis, une source d'eau a jailli d'un coup. Pour rendre hommage à l'ange qui les avait sauvés, les voyageurs ont alors fait construire une petite chapelle autour de cette source.

Avec le temps, une rumeur s'est répandue : l'eau de cette source avait des vertus spéciales, miraculeuses, et guérissait aussi bien les blessures physiques que les âmes meurtries. Des centaines, voire des milliers, de personnes ont alors commencé à venir en pèlerinage dans cette minuscule chapelle perdue au milieu de la forêt. Elle est devenue un symbole d'unité et de paix dans toute la région. Un lien vrai qui soudait les gens. Et c'était sans doute ça le vrai miracle : la fraternité et la solidarité entre les hommes.

Est-ce que c'est cela que je ressens chaque fois que je passe à côté d'elle ?

Au fond, qu'est-ce qui m'a poussé à y entrer pour la première fois de ma vie ?

Allez savoir... Les voies de Dieu sont impénétrables, paraît-il.

Je travaille à l'école Jean-Jaurès, en tant qu'animateur pour enfants. C'était une journée de printemps, agréable et douce. Je rentrais chez moi et, comme d'habitude, je descendais l'allée de l'église dans le silence et l'indifférence générale. Et, tout à coup, j'ai entendu un cri particulier : un piaillage très aigu, avec des notes roulantes.

Quelques secondes plus tard, il est passé devant moi : un éclair vert et rouge dans le gris du béton.

C'était un oiseau.

Il est allé se poser sur un arbre.

Je me suis arrêté et je me suis mis à l'observer. C'était comme un corneille, une espèce de perroquet, mais sa taille était plus grande et la couleur de ses plumes étrange, surréaliste. Ayant moi-même possédé plusieurs perroquets dans mon adolescence, je savais que je n'avais pas affaire là à une espèce ordinaire.

Je l'ai admiré durant à peu près cinq minutes. Non, ce n'était pas une hallucination, il était assez proche de moi et j'aurais même pu le prendre en photo... Puis il s'est évanoui dans la forêt derrière les croix de bois.

Vision étrange.

Mirage ?

Oui, peut-être.

Mais dès le lendemain, dans la même allée, je l'ai entendu de nouveau.

Que diable ce genre de créature venait-il faire ici, à Clichy-sous-Bois, sous nos latitudes bien grises ?

Devant moi, pour moi, il avait déployé ses ailes tel un phénix revenu à la vie.

Était-ce un signe ? Un présage ?

Pour être franc, je n'en savais rien. Mais la réalité physique de ce perroquet fantastique était là, devant mes yeux ravis : l'oiseau vert et rouge avait éclipsé d'un coup toute la laideur qui m'entourait. Miracle ou pas, je me disais que, au fond, tout était possible : la beauté avait encore sa place ici, dans mon monde.

Dès lors, cette allée et cette église ont pris pour moi une dimension nouvelle. Une couleur nouvelle. Et je me surprénais parfois à écouter très attentivement les sons de la nature, dans l'espoir de voir apparaître encore une fois l'oiseau mystérieux.

Je levais la tête. Mon regard perçait le ciel, les cieux. Trente secondes d'émerveillement. Un espoir furtif. Quelque chose qui renaît. En moi. Au milieu de toute cette étouffante apathie qui engluait ma vie et la vie des autres.

Fol espoir ? ! Élucubrations chimériques d'un rêveur ? !

Peut-être. Mais je crois que rêver, avoir de l'espérance pour soi et pour ceux qu'on aime, c'est gravé en chacun de nous.

Cet oiseau, je ne l'ai pas revu, mais ce qu'il a laissé à l'intérieur de moi est profond, comme un besoin qui sommeillait en moi depuis ma naissance et qui d'un coup s'était réveillé.

Ma mère dit que mon existence a commencé comme ça : dans un véritable combat pour survivre.

Dès que je suis sorti de son ventre, mon cœur a cessé de battre.

Mort ? Après à peine une minute ici-bas ! Renvoyé aussi vite dans les ténèbres ! Ce maître que vous appelez « Dieu » me condamnait déjà au même sort que mon grand frère, qui s'est éteint deux semaines après sa naissance !

Mais comment ce puissant sadique pouvait-il avoir si peu de cœur et enlever ainsi à ma mère ses deux garçons ? La vie n'était sans doute qu'un jeu de dominos pour lui.

Il avait osé, le bougre. Me faire mourir, moi !

Mais c'était mal me connaître. Ma rage de vivre était immense. Et ma force tout autant.

J'ai alors bougé un orteil, puis deux... puis trois.

Ma volonté avait pris le dessus. Je revenais.

Avec le temps, c'est devenu l'histoire de ma vie. Chaque jour un obstacle, chaque jour affronter la terre entière, le monde entier : avec toute la foi dans mon cœur.

Lutter, lutter, lutter. Encore et encore.

Envers et contre tous, et surtout contre mes propres démons.

La mort de mon père d'abord, quand j'avais 8 ans.

Ma famille éparpillée aux quatre vents ensuite, pendant des années. Et les brimades, les moqueries, les humiliations, les échecs de la vie.

Tant de choses qui aurait pu m'achever, tant de malheurs encaissés... Mais je suis encore sur terre.

Pour quelle raison ? J'ai trompé la mort, mais elle m'a puni derechef. Cependant je n'échangerais ça pour rien au monde. Jamais.

Car ce ciel est rempli de noirceur, mais aussi de beauté insondable. Des profondeurs de l'océan jusqu'aux confins des étoiles, tout est régi par le même principe, à chaque instant : exister.

La mort n'a pas voix au chapitre dans l'Univers. Toute l'information d'un être, organique ou non, est toujours contenue quelque part, même dans les trous noirs. Il y a donc cette idée vertigineuse chez les physiciens que chaque atome présent autour de soi était là dès le début, lors du big bang.

Les pierres, les arbres, cet oiseau qui s'est tenu devant moi, nous sommes tous frères et sœur ; et ce n'est pas une expression en l'air : vous avez sûrement un atome d'une étoile ancienne qui circule comme un bolide dans votre corps à l'heure où je vous parle. Sans rire.

Et si c'était plutôt celui d'un dinosaure ?

Stylé !

Ou celui d'une limace ?

Non merci, là je passe mon tour.

Blagues à part, je trouve cet endroit plus lumineux, plus chaleureux. Cette chapelle m'a rendu mes rêves.

Je l'affirme : cette église est extraordinaire. Mais plus personne ne la voit.

De façon étonnante, elle a disparu de la mémoire collective. Elle est cachée à la vue de tous, dans sa petite rue, et ceux qui la croisent ne paraissent pas savoir pourquoi elle est là. Anesthésiée par l'indifférence générale, abattue par des kilos de désespoirs, elle survit pourtant, vaille que vaille.

Comme tous les habitants de Clichy-sous-Bois finalement. Il y a quelque chose de pas net là-dedans, et ça me chiffonne.

Non, je ne comprends pas cette église, je ne comprends pas comment elle est devenue ainsi.

Par quel maléfice a-t-elle pu se retrouver à végéter de cette façon, perdue au milieu de ces immenses barres d'immeubles qui semblent vouloir la manger toute crue ? On croirait une gringalette au sein d'une bande d'ogres crasseux.

Tu es comme une anomalie dans ce paysage de brutes, la part d'humanité qui sommeille dans nos cœurs. Oui, tu es plus humaine que beaucoup d'entre nous, n'en doute pas une seconde, Notre-Dame des Anges.

Alors où est passée ton espoir, petite église ?

J'ai peine pour toi quand je te vois, sincèrement. Est-ce toi qui as rendu les armes ou bien nous qui sommes restés sourds à ta voix ?

C'est facile à dire pour moi : j'ai connu ta fascinante histoire simplement parce que mes études m'ont orienté vers toi. Ayant fait une formation d'histoire-géographie, mon chemin vers ton sillage était tracé depuis le début.

Si j'avais pris un chemin différent, serais-je en train d'écrire ces lignes à l'heure actuelle ?

Pas sûr.

Je ne veux pas l'accepter, mais c'est l'implacable vérité : je constate avec effroi que ta voix n'atteint personne.

Serait-ce parce que tu es catholique ? Eh bien je suis musulman, ma chère, et cette différence n'a pour moi aucune importance. Il n'y a donc pas d'inimitié entre nous, et je te voue un profond respect.

C'est autre chose alors, un enracinement extrêmement insidieux et profond, enfoncé comme une tumeur dans nos cœurs. Mais j'ai peine à en identifier la cause.

Certains penseurs me sortiront une ribambelle d'autres explications standardisées : désenchantement du monde, avènement de l'ère scientifique... Restons à Clichy-sous-Bois, je vous prie. Car c'est bien là que la cause est peut-être à trouver.

Tu nous ressembles étrangement, petite église...

Car oui, il faut le dire, personne ne vient ici par choix. Cette masse de destins fracassés s'est abattue sur toi, et c'était trop d'un coup.

Trop d'orphelins désœuvrés dans tes rues.
Trop de mères, de pères, de frères abandonnés.
Trop de bâtiments dégradés.
Trop, trop, toujours trop !
Alors, un jour, tu en as eu assez.

Tu t'es emmurée dans un fracassant mutisme, comme tous ces voisins, dans l'ascenseur... Un « bonjour » furtif, et surtout cette espèce de lassitude dans le regard ; ils te disent qu'ils vont s'accrocher, mais ils n'y croient plus.

J'ai envie de les secouer, de leur dire que ça ira mieux avec le temps, de ne surtout pas baisser les bras !

Mais après ce « bonjour »... rien, niet, zéro, nada total !

C'est désespérant. Et je crois que, là, je saisis la raison de ton échec : les hommes ici sont piégés dans leur malheur, ils subissent leur destin.

Les saletés, les odeurs, les cafards, les incendies, les coupures de courant... cela est la partie émergée de l'iceberg, et c'est dans cette satanée pizza que nous survivons, chaque jour un peu moins bien.

Pourtant je n'abandonne jamais. Je me raccroche toujours à cette politesse futile de l'ascenseur...

Qui sait en effet ce qui peut arriver dans la vie ? Si ça se trouve, je rencontrerai Beyoncé ou Lana Del Rey au détour d'une cage d'escalier...

Tu n'as jamais rêvé de ça ?

Menteuse, va !

Alors si un seul être n'a pas lâché l'affaire, pourquoi une église le ferait ? C'est incompréhensible, illogique. Ça l'est encore plus par ta position géographique dans la ville.

Notre-Dame des Anges, tu es à la jonction de deux quartiers, et l'emplacement n'est pas si mal que ça.

C'est même très joli ici, au milieu de la nature, et c'est comme une pause dans l'univers de béton et de paraboles satellites qui nous entoure.

Mais toi, tu ne parles pas, et tes portes restent toujours fermées. Les ondes des enfants ne t'atteignent même plus, et je n'entends que le vide autour de toi.

La vie semble avoir quitté ta carcasse, et je trouve ça tellement triste...

Vas-tu baigner dans cet anonymat forcé encore longtemps ? Ça te plaît d'avoir été un vulgaire relais Pokémon Go pendant des mois ?

La source de ton miracle a d'ailleurs été détruite – comme un ultime acte de désintérêt envers ta personne.

Game over, fin de la partie.

Vraiment ?

Refusant l'évidence, j'ai un jour arrêté ma marche devant ta porte, et j'ai voulu entrer. Pas de bol, c'était fermé ! Mais le sort, facétieux, m'a aidé ; en effet, des agents d'entretien s'affairaient devant toi, et l'un d'eux m'a adressé la parole, se demandant peut-être ce qu'un pauvre bougre comme moi attendait là. Je lui ai répondu que j'écrivais quelque chose à propos de toi, alors il m'a proposé de voir l'intérieur.

J'ai dit tout à l'heure que cela ne faisait aucune différence que tu sois chrétienne et moi musulman. Pour autant, entrer dans une église n'était pas tout à fait naturel pour moi. C'était la même impression que lorsque j'entre dans une mosquée, car les lieux religieux ont cette caractéristique particulière d'être des endroits où l'air est différent. Comme si toutes les âmes passées par là avaient compressé le temps et l'espace, et qu'on percevait tout au ralenti. L'odeur de bois centenaire qui émanait de la structure m'a conforté dans cette impression.

C'est quand j'ai vu le dôme que j'ai su que c'était réel. Il paraissait bien plus imposant que de l'extérieur.

Être traitée ainsi te convient-il ?

Non !

Trois fois non !

Tu as une mission, petite église, une tâche à accomplir, tu te souviens ?...

Être la porte-parole des sans-voix, le flambeau des âmes perdues... Tu sais bien de quoi je parle.

Tu as une lourde charge devant toi, mais tu n'es pas seule : les liens que tu as cultivés sont toujours vivaces.

Je ne te comprends pas, petite église, mais je me reconnais en toi.

Mon propre destin est similaire au tien, c'est pour ça que je refuse ton sort.

Car oui, j'ai été comme toi, pendant longtemps.

J'ai accepté d'être cette pierre de tristesse qui coule au fond du lac, et qui emmène avec elle le vieux chien de sa conscience se noyer en pleurant sur son sort, maudissant son impuissance. Un reflet pathétique de moi-même, que j'ai mis énormément de temps à effacer.

Ce n'est qu'à force de courage et de persévérance que j'ai dépassé cela. Sauf que c'est difficile tout seul.

Voilà la raison de mon appel vers toi ; je ne suis qu'un homme.

C'est comme ça, tu es toi... et je suis moi. Mais tu as le pouvoir de changer des choses, tu as fait vivre une légende depuis le XIII^e siècle.

Pas moi.

Et si Dieu existe, puisse-t-il me prendre pour témoin, j'essaie de concrétiser un de mes rêves depuis deux ans maintenant. Ce rêve, c'est un roman de science-fiction que j'ai imaginé...

Oui, oui. Ne fais pas les yeux ronds comme ça, je ne prétends pas être Spielberg, tout de même !

Deux ans d'effort donc, mais plutôt trente ans de réflexion, devrais-je rectifier. Ce que tu as pu inspirer aux autres, j'ai essayé de le construire patiemment, telle une araignée tissant sa toile. J'ai imaginé des lieux, des personnages, des émotions ; une alchimie de cœurs et de cerveaux, et même une déesse, moi qui ne croyais pas vraiment en Dieu.

Je l'ai appelée Is'hara, la protectrice des familles. Elle guérissait les malades du désespoir, ceux qui étaient atteints par un mal mystérieux : la « maladie d'is'hari ». Elle a donné naissance à deux enfants, et a alors émis cette prophétie : « Neuf sœurs pour un porteur de lumière, unis dans leur cœur, face au solitaire Héraut des ténèbres, combattront avec ardeur. Mais à la fin, la vérité révélée, le sort en sera jeté : tous sous une même bannière, malgré les liens brisés, libéreront les âmes affligées. »

Mystique et étrange comme coïncidence, non ? Cette bataille contre le néant et le vide, c'est exactement la même que celle qui est menée dans cette ville.

Inconsciemment, le texte que j'ai inventé était pour partie largement inspiré de ma vie réelle. Ce fut alors un voyage nostalgique à travers mes origines et mon passé.

La France, Paris et son quartier des Olympiades (ah... Tang Frères, je vous salue), la Tunisie de mon enfance... et toi aussi.

Quinze ans dans cette ville... donc tu fais partie de mon héritage maintenant, quoi qu'on en pense.

J'ai vécu beaucoup de choses ici. Souvent plus positives que négatives, d'ailleurs.

Premiers amours, premier travail, premiers diplômes. J'ai aussi rencontré des gens formidables, qui m'ont fait confiance, et toute une génération qui ne demandait qu'à s'éveiller au monde.

J'ai forgé tout ça parce que j'avais foi en quelque chose. Cette foi a engendré une vision, des trajectoires, des doutes, mais aussi quelque chose de plus grand.

La fierté.

J'ai repoussé les limites de ma personne.

Comme ton miracle auparavant, c'est une bouffée d'air frais qui m'envahit chaque fois que j'écris. Ma légende, mon histoire. Mais c'est aussi la vôtre.

Tout ça par simple désir égoïste, pour exister à travers les autres, diront les médisants.

Je vous répondrai alors ceci : N'aurais-je pas été avare si j'avais gardé toutes ces émotions pour moi, si je m'étais résigné, si j'avais laissé les abîmes envahir cette cité ?

Je peux m'exprimer, je peux parler, je peux écrire. Ne me demandez pas de mentir. D'autres ne peuvent le faire, et certains encore cherchent un signal, un déclic pour s'enflammer, retourner la table dans le bon sens...

Notre héritage vaut mieux qu'un simple « Clichy-sous-Bois a été le théâtre des émeutes en 2005 », j'en suis convaincu.

En quoi crois-tu, petit homme ? me dirais-tu si tu pouvais parler.

Je crois à la force de la volonté humaine et à la grandeur du destin pour chacun d'entre nous, te répondrais-je.

Je crois fermement que chaque homme et chaque femme a un jour un rôle à jouer, quel qu'il soit. Le destin humain repose sur sa volonté, et non pas sur une quelconque malchance ou tout autre obscurantisme douteux.

Je vais te dire la vérité ; je ne suis pas trop croyant, et ton saint patron ne m'a pas vraiment épargné non plus. Mais j'espère que je verrai un jour cette lumière que tu as si souvent montrée à tes fidèles par le passé.

Tu as réussi à m'inspirer, et tu en guideras encore d'autres, fais-moi confiance.

Rallume l'étincelle autour de toi, s'il te plaît, on en a sacrément besoin par les temps qui courent.

Arrêtons ce cinéma morbide du désespoir, ce n'est pas notre héritage.

Chassons la misère, chassons le mépris, chassons la fatalité !

Je ne te comprends pas, petite église.

Mais, Sarrasin fier d'être français et clichois, je t'aime bien quand même.

Maher Noura est né 1988 à Paris. Il est animateur au centre social L'Orange Bleue à Clichy-sous-Bois. Il travaille en ce moment sur son premier roman, *La Légende d'Altia*.

La cité de la peur

par Sylvie Haoudi

Je suis une espionne, une traîtresse, je franchis chaque jour ou presque l'invisible frontière qui nous sépare de l'autre monde, je suis une transfuge.

Je ne sais pas quand c'est arrivé, c'est venu tout seul, sans bruit. Depuis toute petite j'ai toujours eu la conviction que c'était mieux ailleurs, que les gens étaient plus beaux, plus purs, plus agréables à côtoyer, plus intéressants à connaître. Alors je l'ai traversée des dizaines de fois et je suis allée là où personne ne voulait se rendre. Je fais ce que je veux, je suis libre. En tout cas c'était ce que je croyais avant cette histoire.

Un jour, ma voisine, Nicole, m'a demandé de lui acheter des doubles rideaux. Elle les avait vus chez moi et elle les avait trouvés si bien, mes rideaux bleus, qu'elle voulait les mêmes en rouge. Elle avait gardé mon chat quand j'étais partie en vacances : je faisais appel à elle pour la première fois ; d'habitude c'était Jean-Paul qui gardait Mimou, mais il était trop occupé depuis que sa belle-mère était hospitalisée et je m'étais donc résolue à solliciter Nicole pour s'occuper de lui en notre absence. Elle avait tout de suite accepté. Elle aimait les animaux et avait un chien énorme qu'elle nourrissait en permanence, même pendant ses promenades dans notre rue. Son chihuahua était impressionnant : un fabuleux aspirateur de croquettes de trente centimètres de diamètre dont on distinguait à peine les pattes. J'avoue que j'étais moyennement rassurée de lui confier mon Mimou pendant une semaine, je redoutais qu'une diabolique transformation ait lieu sur mon chat, car avec Nicole c'était un gavage assuré. Quand elle m'a parlé des rideaux, j'ai tout de suite répondu que j'allais aller les lui acheter au marché de Clichy-sous-Bois. Elle, je savais qu'elle ne voulait pas y aller, au marché de Clichy-sous-Bois, car selon ses dires c'était bien trop dangereux, c'était un repaire de voleurs et de voyous là-bas à Clichy, il n'était pas question qu'elle y mette les pieds ! Nicole était née à Livry-Gargan, elle avait toujours habité dans la même maison, d'abord avec sa mère puis avec son mari et enfin toute seule avec son chien. Elle avait toujours eu peur : peur des immenses cités de Clichy-sous-Bois qui s'y étaient construites brutalement pendant son enfance, dans les années 60 ; peur des gens qui y avaient habité et s'y étaient succédé

toujours plus nombreux et toujours plus pauvres, de décennie en décennie ; peur qu'ils ne viennent porter atteinte à ses racines, à ses habitudes et à sa vie de toujours. J'avais du mal à comprendre ça mais j'irais au marché pour elle. Elle les voulait en rouge, des rideaux rouges au coton bien lourd, bien opacifiant pour sa chambre. J'aurais bien sûr dû me méfier, des rideaux rouges ça me paraissait bien étrange pour une chambre, mais les goûts et les couleurs sont ce qu'ils sont, il n'y a rien à y redire, c'est une couleur qui peut paraître au premier abord un peu dure mais la mode et peut-être que l'usage qu'elle voulait en faire... ça ne me regardait pas, après tout, Nicole était veuve et elle vivait seule. Un autre jour, elle m'a parlé de Robert qui lui avait demandé si elle voulait qu'il lui fasse le jardin. Je pensais qu'elle en pinçait pour lui et que « Monsieur Robert », comme elle disait, lui serait bien utile, et pas que pour son jardin, enfin, là, je m'avançais beaucoup, ce n'était qu'une hypothèse. Mon mari à moi, il me dit que j'é mets trop d'hypothèses, que je ferais bien d'arrêter d'en formuler et qu'ainsi je vivrai plus longtemps en paix avec mon voisinage, mais pour ça, maintenant, il est trop tard, car, comme je l'ai déjà dit, je refuse d'écouter la voix de la raison.

Mes voisins de Livry-Gargan, Nicole, Robert et Jean-Paul, ne voulaient pas mettre un pied à Clichy-sous-Bois, qui ne se trouvait pourtant qu'à cinq minutes à pied de chez nous, car ils avaient tous trop peur ; ils ont même manifesté pendant deux ans contre la construction et le passage à Clichy-sous-Bois du tram venant de Livry-Gargan. « Contre le prolongement du T4 à Clichy-sous-Bois ! Non au tracé du T4 ! » scandaient-ils tous en cœur. Ils ne voulaient pas que les Clichois viennent à Livry-Gargan et perturbent leur « tranquillité », et pour ça ils refusaient aux habitants de Clichy-sous-Bois un accès plus rapide et plus simple que le bus pour rejoindre Paris.

Je trouvais ça vraiment choquant. Moi, j'aimais bien Clichy-sous-Bois et ses habitants, les Clichois. J'allais souvent à Clichy, au marché, à la bibliothèque, « à la bib », comme on disait. Elle était superbe, cette bib, il y avait toujours plein de livres magnifiques, d'animations, de rencontres avec des écrivains ou des cinéastes. Un jour, on y a projeté un film documentaire suivi d'un débat, Les Poilus d'ailleurs, un émouvant reportage sur les soldats de la guerre de 14 qui venaient de partout mourir pour cette France dont ils ne s'étaient jamais vraiment sentis citoyens et dont ils ne parlaient pas bien la langue. J'ai eu la surprise d'y retrouver Basma, elle était comme moi très in-

téressée par ce film qui nous rappelait tout ce que nos grands-pères respectifs avait pu endurer et combien étaient miraculeux leur survie et leur retour dans leur foyer, en Algérie pour le grand-père de Basma ou en Bretagne pour le mien. Basma, je l'aimais bien, c'était une amie avec des yeux d'enfant et un sourire à faire craquer tout le monde. Elle était née et avait toujours vécu à Clichy-sous-Bois, elle avait encore l'air d'une ado, mais pour ses trois enfants elle se battait comme une lionne.

Je l'avais connue au karaté, à Livry-Gargan. Un incident était survenu : Éric, notre prof, ne voulait pas qu'elle participe au cours avec son voile, car, disait-il, « c'est dangereux lors des combats ». Basma était restée silencieuse, puis lentement elle avait enlevé son voile. Elle l'avait fait, là, devant nous, à notre grande stupeur, et on avait vu son crâne lisse et brillant sans le moindre cheveu. On avait alors instantanément tous compris qu'elle était courageuse et qu'elle n'avait ainsi techniquement pas du tout renoncé à ses convictions religieuses. Éric avait failli en faire une crise cardiaque, mais grâce à ses techniques de respiration et à sa grande maîtrise de son corps, justifiant ainsi du port de sa ceinture noire de quatrième dan, il n'en avait rien laissé paraître et le cours avait eu lieu normalement, sauf qu'à la fin, alors que nous étions tous à genoux sur le tatami, devant lui, comme d'habitude, pour le remercier avec notre « Arigato gozaimashita ! », il avait pris la parole solennellement pour dire à Basma qu'elle pourrait porter un bonnet de sportive lors des prochains cours si elle le souhaitait. Basma, avec sa ceinture blanche de débutante et son sourire d'ange, avait vaincu Éric et nous étions tous admiratifs de la façon dont ce combat avait été mené par cette petite femme, une sacrée battante.

À la bib, nous avons passé ensemble un moment intéressant et très agréable. Puis je l'ai raccompagnée chez elle en voiture et là on s'est rappelé en souriant notre dernière rencontre, un mois plus tôt.

C'était au château de Versailles, on y avait bien sûr visité la galerie des Glaces, mais on avait surtout admiré le bassin de Latone, qui venait tout juste d'être rénové, dans le jardin du château. Une merveille où on voyait des créatures fantastiques, des chimères. C'était saisissant, ces corps de paysans musclés, mi-hommes mi-grenouilles dorées, des dizaines de grenouilles dorées à l'or fin qui étincelaient et brillaient de tous leurs feux, et plongeaient dans l'eau pure de la fontaine sous le regard de marbre, impassible, de Latone, majestueuse, trônant au centre avec ses enfants, surplom-

bant l'étourdissante et vertigineuse perspective des sublimes jardins « à la française » dessinés par Le Nôtre. Nous étions vraiment très impressionnées par l'étrange beauté de ce spectacle, et l'histoire de Latone, qu'on nous avait alors contée, nous avait tout de suite beaucoup plu et je me souviens qu'on était encore parties, Basma et moi, dans un fou rire qui avait contaminé tout le monde à Versailles. C'était vraiment trop drôle, et on en a encore ri en en reparlant dans la voiture.

J'ai déposé Basma devant son immeuble et j'ai repris la direction de Livry-Gargan. Sur le chemin, je me suis remémoré l'histoire de Latone. Elle avait transformé des paysans en grenouilles parce qu'ils ne voulaient pas les laisser boire et se laver, elle et ses enfants, dans l'eau de « leur » rivière. Elle les avait pourtant suppliés, implorés, de la laisser aller dans la rivière rien que pour prendre un peu d'eau fraîche, mais rien, toutes ses demandes étaient restées vaines, alors la colère était montée en elle et elle les avait métamorphosés, transformés en créatures lacustres, en grenouilles. Elle les avait laissés ainsi dans leur eau, défigurés, définitivement cloués sur place, livrés à leur triste sort. L'irréversible sentence était tombée des cieux : « Vous resterez ainsi seuls dans votre fange, puisque c'est ça que vous voulez ! » C'était une horrible histoire de vengeance mais ça nous avait fait du bien de nous dire que Latone pouvait se défendre, malgré tout, par le simple biais d'un sortilège dont elle seule avait le secret. Alors que personne ne s'y attendait, elle avait réussi à renverser une situation dramatique en un tableau fantasmagorique et comique afin que son exclusion, ce rejet qu'elle avait subi, si affreux et injuste, soit enfin réparé, que la bêtise humaine soit ainsi à jamais condamnée.

Tout en conduisant, je peinais à retrouver le nom de l'endroit où cela s'était passé, selon le mythe romain, puis je me suis souvenue que ce nom ressemblait à la fois à « Livry » et à « Clichy »... ah oui ! c'était en Lycie, et je riais toute seule, en pensant que tout cela serait bien amusant si une telle vengeance touchait les gens de Livry-Gargan qui rejetaient si injustement ceux de Clichy-sous-Bois.

Le lendemain, Nicole est venue chercher ses rideaux rouges que j'étais allée lui acheter sur le marché de Clichy-sous-Bois. Elle avait sa tête des mauvais jours et je me suis demandé si ces rideaux rouges ne lui semblaient pas finalement un peu trop rouges pour sa chambre. Mais, contre toute attente,

ils lui plaisaient et elle m'a remerciée pour cet achat avant de m'apprendre que son chien était mort la veille, ainsi que la femme de Robert.

Je suis restée sans voix, abasourdie par ces nouvelles, arrivant à peine à émettre quelques paroles de réconfort. Elle a compris que je me sentais mal, moi aussi, et est rentrée chez elle. J'étais complètement retournée par ce que je venais d'apprendre : deux morts parmi mes voisins ! Cela m'inquiétait, mais ce n'était sans doute qu'une coïncidence, ce n'était tout de même pas moi, avec mes pensées vengeresses, qui avais pu provoquer ces décès... Comment une simple pensée aurait-elle pu modifier le cours des événements, pourquoi serais-je responsable d'un tel massacre ! Non, ce n'était pas moi, je n'avais rien fait et rien pensé qui ait pu induire un si grand désastre, je n'étais pas à l'origine de cette hécatombe, je n'avais tué personne, en tout cas pas directement, j'en étais sûre, Latone ne m'avait pas aidée à venger les Clichois, non, ce n'était décidément pas possible que cela puisse se produire. Soyons réaliste : comment une simple personne comme moi, se moquant des siens, aurait pu engendrer un pareil drame ?

Et pourtant j'ai dû me rendre à l'évidence quand dans l'après-midi, alors que j'étais assise, abattue, dans mon jardin, Jean-Paul m'a annoncé que sa belle-mère était morte elle aussi la veille. La frayeur et l'effroi alors se sont emparés de moi, je suis devenue l'objet d'une grande agitation. J'étais coupable. J'avais jeté un mauvais sort sur ma communauté, sur mes voisins, et cela rien qu'en pensant à l'histoire de Latone. Une malédiction avait frappé mes voisins.

Je n'ai pas dormi, ruminant mon triste sort toute la nuit. Heureusement, au matin, j'ai eu une idée lumineuse qui, surgissant de nulle part, m'a enfin soulagée. J'avais trouvé la seule chose raisonnable à faire : j'allais me rendre en pénitence à la chapelle Notre-Dame des Anges à Clichy-sous-Bois. C'était là que le sort avait été lancé, c'était là qu'il pourrait être arrêté. À Clichy-sous-Bois.

Un miracle avait déjà eu lieu au Moyen Âge devant cette chapelle, il pouvait bien y en avoir un autre aujourd'hui. Il me fallait juste solliciter un miracle des anges, eux seuls étaient en mesure de m'aider. Il fallait seulement qu'un nouveau miracle ait lieu afin d'en finir avec cette malédiction.

J'étais décidée, alors très tôt le matin je suis partie. J'ai marché péniblement trois quarts d'heure sur le bas-côté de la route, le long de la ligne du

tram (qui avait fini par être construite malgré toutes les protestations des Livryens), ne voyant ni les voitures, ni les travaux, ni les nombreux bus qui passaient près de moi. Le trottoir était en pente abrupte et j'étais à deux doigts de pleurer tellement ce chemin était un véritable calvaire pour moi. Enfin, exténuée, en nage, je suis arrivée devant Notre-Dame des Anges, devant ces trois croix qui rappelaient le miracle précédent où trois marchands avaient échappé à la mort grâce à l'intervention des anges de Clichy-sous-Bois. J'ai prié encore et encore les anges, les implorant de me sauver, de sauver mon âme et celles des habitants de Livry-Gargan que j'avais profanées sans vraiment en mesurer les conséquences.

Je suis demeurée ainsi un long moment, peut-être une heure ou deux, je ne sais pas, le temps ne s'écoulait pas normalement mais avec une lenteur infinie, les objets semblaient s'être habitués à ce rythme du temps qui restait totalement suspendu, sans le moindre mouvement. J'attendais un signe, un petit signe des anges, un tout petit signe, un signe microscopique, mais rien, seuls des rires d'enfants des cités d'à côté fendaient le silence.

Enfin, déçue, je me suis décidée à rentrer à Livry-Gargan, certaine que ma démarche avait été vaine. Les anges avaient sûrement déjà beaucoup à faire à Clichy-sous-Bois. Je me sentais tout de même un peu mieux, j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir, maintenant la suite ne relevait plus de moi mais d'une angélique instance.

En fait, de jour en jour j'étais un peu plus rassurée : mes voisins s'étaient arrêtés de mourir !

Mon plan avait fonctionné !

Le miracle avait eu lieu...

Puis j'ai revu Nicole. Elle avait le moral. Son chien, elle l'avait fait incinérer pour 160 euros, m'a-t-elle dit : « C'est du vol pour un petit chien – et je n'ose pas penser au prix que ça m'aurait coûté si j'avais eu un saint-bernard ! J'ai réglé cash pour Filou, rubis sur l'ongle, car sinon j'aurais été obligée de demander à Robert de creuser un grand trou dans le jardin pour y enterrer mon Loulou, et ça, je ne le voulais pas, je ne voulais pas casser le dos de Robert. Quand on aime on ne compte pas ! Robert a juste eu à creuser un petit trou pour y enfouir les cendres de mon Filou. »

Il était encore un peu sous le choc du décès de sa femme, Robert, il avait besoin de compagnie. Il n'avait jamais vécu seul : il avait quitté ses parents

et sa campagne italienne pour se marier et venir s'installer avec son épouse en France, à Livry-Gargan, où depuis les années 60 ils habitaient ma rue sans jamais chercher à avoir aucune relation avec Clichy-sous-Bois et les Clichois. Robert avait grossi, il m'a semblé qu'une idylle était en train de naître entre Nicole et lui, leurs deuils simultanés les avaient rapprochés. Nicole avait adopté Robert, elle n'avait pas fait une mauvaise affaire, Robert avait la main verte, ils se promenaient souvent ensemble en grignotant des gâteaux. Elle avait changé elle aussi, elle souriait davantage, et maintenant elle voulait aller avec moi acheter un autre rideau au marché de Clichy-sous-Bois, un rideau vert d'eau, comme ses yeux, pour son salon. Jean-Paul, quant à lui, s'était vite remis, il était content de ne plus avoir à faire des déplacements à l'hôpital pour sa belle-mère, ça devait arriver, partir à 90 ans est dans l'ordre des choses. Il m'a expliqué que lui, qui était né à Clichy-sous-Bois dans les années 50 et y avait grandi, n'y était pas retourné depuis l'âge de 20 ans, époque à laquelle ses parents avaient déménagé à Noisy-le-Sec, où ils avaient loué un HLM plus petit. Récemment, il avait décidé de faire un petit voyage nostalgique, de revoir les lieux de son enfance, qui devaient avoir bien changé. Il n'avait jamais voulu les revoir auparavant de crainte d'être déçu, mais je crois que ce pèlerinage lui avait fait du bien. Il m'a raconté qu'il avait parfaitement reconnu son immeuble et que rien n'avait changé en fait, seuls les habitants n'étaient plus les mêmes, et il a même ajouté vertement que les filles y étaient encore plus belles que celles qui vivaient là-bas dans sa jeunesse. Robert, que j'ai revu un peu après, m'a dit qu'il trouvait que le tram de Clichy-sous-Bois était pratique pour lui : en partant de Livry-Gargan il pourrait prendre le tram jusqu'à Clichy, puis directement le métro, la ligne 16 du Grand Paris, jusqu'à Saint-Denis, où habitent sa fille et ses petits-enfants.

La vie a repris normalement son cours... Nicole, Robert et Jean-Paul semblaient plus heureux. Toutefois, je leur trouvais mauvaise mine, le teint un peu blafard, un peu verdâtre, j'espérais qu'ils ne couvaient pas quelque chose. Moi, je me sentais mieux, j'étais sûre désormais qu'un grand miracle avait bien eu lieu.

Un jour, je suis allée faire une randonnée dans le parc de la Poudrerie, à Livry-Gargan, avec un petit groupe de marcheurs nordiques livryens. Près d'une mare, sur le chemin on a aperçu soudain plein de grenouilles gluantes, d'horribles petites grenouilles vertes, comme s'il en pleuvait. Chacun y est

allé de sa petite explication : « Il a beaucoup plu ces derniers jours », « C'est le printemps ! », « C'est le réchauffement climatique »...

Moi, j'ai commencé à frémir, car j'avais ma propre hypothèse sur l'origine de ce phénomène : est-ce que ce n'était pas plutôt Latone ? N'avait-elle pas encore sévi, cette fois à Livry-Gargan ! Peut-être que les habitants s'étaient mal comportés avec elle – cela ne m'aurait pas beaucoup étonnée, je les connaissais mes lascars.

Plusieurs grenouilles semblaient me regarder et j'ai cru reconnaître Nicole et Robert dans deux d'entre elles qui me fixaient, un bout d'herbe dans leur bouche béante. Il fallait que je fasse quelque chose pour mon groupe, c'était trop moche ce qui pouvait arriver s'ils se mettaient à rejeter quelqu'un.

J'ai proposé un autre parcours : « Pourquoi ne pas aller faire un tour dans la forêt de Bondy ? Et pour notre retour à Livry-Gargan, on pourrait passer par la chapelle des Anges. » J'espérais ainsi arranger cette affaire et plaider notre cause auprès des anges. Mais personne ne semblait adhérer à ma demande, et tous ont catégoriquement refusé : « Clichy-sous-Bois, c'est pas notre randonnée habituelle ! »

Alors... je me suis décidée à tout leur expliquer. Tout.

Comment ces grenouilles s'étaient retrouvées là, tout ce qui était arrivé à mes voisins, les morts, la transformation probable de mes voisins en grenouilles, tout ce qui s'était passé par ma faute, tout ce qui risquait de leur arriver aussi à eux, s'ils continuaient à se comporter comme ils le faisaient...

– Madame Héra, vous ne voyez donc pas que votre voisine de chambre dort depuis longtemps et que vous discutez dans le vide depuis une heure ? Reposez-vous donc, vous êtes là pour ça ! Vous avez bien pris vos cachets pour dormir, au moins ? Il faut les prendre. Si le psychiatre vous les a prescrits, c'est bien pour quelque chose !

– Je ne suis pas folle ! Je suis là seulement parce que mon groupe de randonnée, mes voisins, tout le monde a été choqué en apprenant ce que j'avais dit. Alors ils se sont vengés de moi et ils ont tout fait, tout, pour que j'aie consulté mon médecin, qui a conclu que je devais me reposer quelque temps dans une clinique de Livry-Gargan... Le temps d'oublier ou plutôt de réfléchir à toute cette histoire. Quels sont les fous là-dedans ?

– Arrêtez donc de baragouiner, personne ne vous écoute. Faites comme tout le monde, prenez vos cachets pour dormir !

Je me suis exécutée et l'infirmière est sortie de la chambre.

Elle venait à peine de partir quand une voix m'a appelée tout doucement :

– Madame Héra ! Madame Héra !

Cela venait du lit d'à côté : ma voisine de chambre s'était réveillée et voulait me parler.

Je lui ai répondu :

– Vous ne dormez pas ?

– Non, je faisais semblant pour l'infirmière, elle n'aime pas qu'on ne prenne pas ses somnifères et moi je n'aime pas les prendre. J'ai écouté toute votre histoire sur Clichy-sous-Bois et je comprends votre inquiétude pour nous tous. Je crois que j'ai une solution pour mettre un terme à cette abominable situation, s'il est encore temps.

– Ah... Qu'est-ce qu'on peut faire maintenant ?

– J'ai un secret à vous révéler. Je sais que je peux vous faire confiance : vous n'êtes pas comme les autres, je l'ai compris en vous entendant ; vous essayez d'agir pour que ce monde soit meilleur, et ça, c'est une attitude rare, d'habitude on fait juste semblant ou on ferme les yeux.

– Ah, merci !

– Voilà : j'ai découvert quelque chose dans mon jardin de Clichy en voulant y planter un grenadier. Il y avait un objet dur qui m'empêchait de creuser mais j'ai essayé d'aller plus profondément pour voir ce que c'était et il s'agissait d'un énorme coffre en bois très bien conservé : le trésor des bandits de la forêt de Bondy ! Le coffre était rempli de milliers de pièces d'or d'une valeur inestimable, car elles datent du Moyen Âge. Je suis tombée sur le butin accumulé par ces bandits, qui n'avaient pas voulu ou pu l'utiliser tout de suite de peur de se faire repérer et qui l'avaient donc caché là, où il est resté pendant plusieurs siècles. Moi, je l'ai trouvé l'année dernière, mais depuis je me sens mal, je ne sais pas quoi faire de tout cet argent, à mon âge je veux juste être tranquille et me régaler de ma récolte de grenades, je ne veux pas faire de vagues, ça m'emmènerait trop loin, je suis née pauvre et je tiens à le rester ! Ce serait trop dur pour moi de changer de vie, je suis très heureuse avec mon jardin et mes grenades. Alors je n'ai jamais parlé à personne avant vous de ce trésor. J'ai peur, peur d'en faire un mauvais usage et peur d'être volée, je n'en dors plus la nuit et c'est pour ça que je suis dans cette clinique avec vous.

Maintenant je pense avoir la solution à tous mes maux : je vais vous vendre pour une bouchée de pain, en viager, mon jardin et ma maison – je n’ai pas de descendant, mon mari est mort depuis longtemps. Je vous laisserai ainsi le trésor de mon jardin. Il est dans la terre, juste sous le grenadier, vous le trouverez facilement après mon décès.

– Mais madame, je vous connais à peine, vous êtes sûre de vouloir faire ainsi ?

– Oui. Donnez-moi un papier, je vais vous l’écrire, et dès demain je demanderai à mon notaire de venir pour faire ça dans les règles.

Ce qui était dit fut fait.

Je n’en revenais pas, mais j’ai su immédiatement ce qu’il y avait à faire avec cet argent : j’allais le distribuer à tous les Clichois, ils allaient tous être riches. Il le méritaient bien après tout ce qu’ils avaient subi. En plus, comme ça, les habitants de Livry-Gargan seraient rassurés et n’auraient plus à rejeter personne, ce qui annulerait d’office les malédictions.

Quelques mois plus tard, en novembre, juste après la récolte des grenades, j’ai hérité d’une maison et de son jardin à Clichy-sous-Bois. J’ai récupéré les derniers fruits qui restaient sur cet arbre de paradis avant de creuser en dessous et de trouver le trésor des bandits de la forêt de Bondy.

Il y en avait pour plusieurs centaines de milliards d’euros. Comme prévu, je les ai distribués à part égale à tous les Clichois : le pécule de chacun se montait à une dizaine de millions d’euros. Les habitants de Clichy-sous-Bois sont bien sûr tous partis habiter les endroits les plus chic de la planète, certains en Suisse, d’autres à Monaco, d’autres encore à Saint-Barth.

Basma, elle, elle est allée s’installer aux Bahamas avec toute sa famille. Elle y fait du surf tous les jours et on peut la voir au loin dans les rouleaux de l’océan avec son voile qui vole au vent tel un magnifique tableau, un mixte entre la terrible Grande Vague d’Hokusai et une superbe fresque de Banksy, celle où il parodie un tableau de David.

Désormais, tous les Clichois étaient enfin riches et respectés. Des villes entières comme Livry-Gargan leur ont offert des ponts d’or... sans succès.

Il n’y a bientôt eu plus personne à Clichy-sous-Bois et on y entendait seulement le souffle du vent et les chants des oiseaux.

En fait, si, il reste quelqu’un, je crois. Un seul ancien habitant de Clichy-sous-Bois vit encore dans cette ville, c’est le directeur de la bibliothèque, le

directeur de la bib. Il l'a rachetée avec sa part du butin et il l'a même enrichie de très nombreux merveilleux ouvrages. Il n'a pas voulu partir, prétextant qu'« une bib, des livres, ça peut toujours être utile pour améliorer ce monde dans lequel nous vivons tous ». En fait, je crois qu'il était heureux à Clichy-sous-Bois et qu'il ne voulait pas quitter ses livres.

Ah ! j'oubliais de vous dire... Je vis à présent avec toute ma famille à Trinité-et-Tobago. Nous nous y sommes fixés après avoir déménagé de Livry-Gargan à Clichy-sous-Bois, où on avait décidé d'habiter avant la grande distribution.

Nous sommes posés au bord de la mer, à siroter une grenadine et à écouter Calypso Rose chanter « I am far from home ».

Trinité, ça nous fait un bien fou !

Sylvie Haoudi est née en 1968 à Pontoise. Elle a été professeure de sciences physiques durant plus de vingt ans au lycée Condorcet à Montreuil.

Entre les lignes

par Sakina Bahri

Saint-Germain-en-Laye.
Avenue du Maréchal-Foch.
9603.

Je me souviens encore du code, en bas de l'immeuble.

La porte d'entrée qui faisait un bruit d'alarme chaque fois que quelqu'un entrait.

Le hall blanc, façon hôpital.

Un immeuble sans vie, sans couleurs.

Dernier étage, aucune présence au-dessus, pas d'ascenseur, à la place un escalier en colimaçon.

Des enfants sanglotent, rient, cassent la vaisselle, la vaisselle cogne, la voix cassée, la voix sensuelle de la voisine du dessus. Lola Thiery.

« Je n'ai pas travaillé toute la nuit pour accepter un rôle qui ne me ressemble pas. »

L'odeur de friture mélangée à celle du passage du monsieur du ménage.

La cave, pas très éclairée mais pas sombre non plus.

J'allais m'installer là-bas.

Je restais des heures au milieu d'un tas d'affaires.

Beaucoup de ces affaires appartenaient à ma tante.

Longtemps, comme ma tante, je n'ai pas su me débarrasser des choses dont je n'avais plus besoin.

Quand j'étais dans la cave,

Mes parents pensaient que je jouais dans le jardin.

Et moi je préférais déjà le renfermé.

Le jardin : étendue de plantes, d'orties, de terre et de cailloux.

Mes parents pensaient que j'étais une enfant comme les autres.

Une fille, comme toutes les petites filles de 6 ans.

Une princesse qui fabrique un mini-bouquet de fleurs pour sa mère.

Une princesse qui joue à « Je te tiens tu me tiens par la blabla » avec sa sœur.

Je n'étais rien de tout ça.

Clichy-sous-Bois.

Un pavillon, à l'intérieur d'une forêt.

Des débris,

L'odeur d'humidité partout, dans toutes les pièces de la maison.

Crises d'asthme et allergies à répétition.

Sentiment d'étrangeté.

De nouveaux codes.

De nouvelles odeurs.

De meilleures couleurs.

Je crois que je vis une deuxième vie.

Comme si partir d'un endroit pour s'installer dans un autre me transformait.

Clichy-sous-Bois.

Vivre en banlieue dans un pavillon.

Ce pavillon ne ressemblait pas à un pavillon.

Un pavillon est défini par le dictionnaire Larousse comme une petite maison dans un jardin, un parc.

Je n'habitais pas une petite maison dans un jardin.

J'habitais une cabane dans la forêt.

À l'école élémentaire,

On passait devant chez moi pour aller à la bibliothèque.

Mes amies me demandaient quelle était ma maison.

Je montrais du doigt le pavillon des voisins.

Les voisins n'habitaient pas un pavillon.

Ils habitaient dans un château.

Il y avait trois salles de bains, plus de cinq chambres, une cheminée, un grenier, une cave.

Chez moi, je ne différenciais pas le salon des chambres.

La salle de bains des toilettes.

Je dis chez moi, mais ce n'était pas mon espace.

Aucune des salles de cette maison ne m'appartenait.

Aucune des salles de cette maison ne me faisait me sentir chez moi.

J'étais chez les autres.

Chez mon père, ma mère.

Avant mes parents étaient interchangeables.
Ils avaient les mêmes mots, les mêmes gestes, la même pensée.
Aujourd'hui mon père a son propre langage.

Je rêve de la maison que j'aurai un jour.
Mais je ne la vois pas.
Chez moi ce n'est peut-être pas un appartement, une salle, un lieu.
Chez moi c'est peut-être là.
Entre les lignes.
C'est peut-être ma main qui caresse la page blanche avant de la remplir.
C'est peut-être mon stylo entre mes doigts.

Après une licence de lettres modernes à la Sorbonne Nouvelle, Sakina Bahri obtient un master de création littéraire à l'université Paris 8. Elle termine son premier roman en juin 2019, qui sera publié à la rentrée littéraire 2020.

ICI C'EST L'Australie

par Rayan Boukazia

Je m'appelle Batavia, je ne suis qu'un simple observateur perdu dans une ville tourmentée par des illusions. Cependant c'est seulement de ses mirages que l'Éden exprime son apothéose, son acmé, et de la vie la beauté découle enfin.

Autrefois, de mes yeux aveugles j'adorais observer le panorama qu'offrait ma ville, son ciel épuré aux mille reflets, profond, énigmatique. Un majestueux tableau s'inscrivait chaque jour devant mes yeux innocents. Vernet accompagne mon existence, et pourtant cette ville si proche de la réalité ne représente qu'un reflet absent sur la carte du monde. La nature a repris ses droits, mais l'homme préfère ne pas le savoir, les cris muets de souffrance et de peine résonnent chaque soir. Comment peuvent-ils être ignorés ?

Chaque jour j'observe l'ostracisme grandiose de ma ville incapable de s'émanciper de son histoire. Un mépris accepté par tous. Partout je ne vois qu'une prison, mais personne ne voit les barreaux. Moi je les vois, ils enferment sa population, ses rêves, ses aspirations et ses espoirs.

Un monde dans un monde. Des barrières bien présentes sont venues peu à peu enfermer la population au sein même de cette ville. Des limites qui repoussent toujours plus ce rejet. Je vivais dans un endroit si libre entouré de demeures plus charmante les unes que les autres, mais cette paix n'était que de courte durée, la sentence était déjà tombée, et cela bien avant ma vie.

Plus les jours passaient plus j'entendais ces discours d'une violence sans nom : des mots aussi tranchants que des lames, une portée digne d'un cyclone ardent et destructeur telle la déesse volcanique Tambora. J'entendais alors :

- Mesdames et messieurs, merci de vous être réunis, l'heure est grave.
- Elle est plus que grave ! Mes enfants, que vont-ils devenir ?
- Nous devons trouver une solution, vous voyez bien qu'ils ne sont pas comme vous et moi...
- Ils sont différents, protégeons-nous ! On doit trouver une solution à ce fléau.
- Tu as raison : il faut faire quelque chose.
- Érigeons des murailles, des barrières autour de nos habitations !

– Tu as raison : enfermons-les entre eux !

Toujours plus long, toujours plus grand, le mur de Berlin était établi. La peur de l'Humain le mène parfois à la folie, je trouve. Heureusement qu'il est parfois limité, sans quoi nous assisterions à la construction d'une nouvelle muraille de Chine, encore une. Ce discours grotesque prenait des dimensions inadmissibles. Ici ce n'est pas une colonie pénitentiaire. Ici ce n'est pas l'Australie.

Cependant cette maigre observation ne révèle qu'une partie de la réalité, une infime partie de l'iceberg.

Et si je vous racontais une histoire, l'histoire d'une civilisation dans une civilisation où plane une malédiction invisible dans le ciel, où chaque être vivant s'engouffre dans un miasme au sol ? Cela ne donne pas envie, pas vrai ? Je vous promets, cette histoire n'est pas si terrible tout compte fait, il suffit juste de l'écouter.

Rayan Boukazia est en 1995 à Champigny-sur-Marne. Il est étudiant en histoire de l'art et archéologie à l'université Paris 1 – Panthéon Sorbonne.

La voix

par Ouassini Adda

Ce matin, j'atteins péniblement la Limite. Plus que deux stations avant les Sept Îles, où j'entendrai la voix de synthèse, saccadée, grave et agressive, cracher : « Prochain arrêt : Barrière Blanche. » Je me laisse aller à rêver d'une voix humaine, fluide, douce, chaleureuse, rassurante, qui m'aiderait à envisager paisiblement la journée.

En dévalant l'allée Maurice-Audin, je croise une vieille connaissance qui me fait savoir, agacée, que le trafic est, encore une fois, fortement perturbé. Le timbre de sa voix est chaud, tinté de sa première cigarette. Cette voix me rappelle celle de mon père qui me racontait, lors de nos nombreuses et longues soirées d'été à Alger, les « justes combats » de l'émir Abdelkader, de Djamil Bouhired, de Frantz Fanon, d'Ali la Pointe, pour que l'Algérie soit indépendante. J'adorerais être retenu, prendre mon temps, pour écouter encore un peu cette voix, et l'entendre dire, me guider, m'orienter.

Il y a du travail, ce matin. La technologie n'a pas encore poussé le jeu jusqu'à faire lire automatiquement mes mails par une voix de synthèse.

Il fait beau et la chaleur est accablante, cet après-midi. Depuis la fenêtre de mon bureau, j'observe un enfant qui joue sous le regard bienveillant de sa mère pendant que des adolescentes s'esquintent les cordes vocales en hurlant leur jeunesse.

J'ai fini ! Je dois me dépêcher de rentrer si je ne veux pas manquer The Voice et voir les deux finalistes s'époumoner au micro et se faire tacler ou encenser, avec la même verve, par les jurés de ce télé-crochet.

Le bus arrive à l'heure. Le conducteur me sourit.

Sur le quai de la gare, une voix retentit dans les haut-parleurs pour nous annoncer que « le trafic est fortement ralenti ». J'allume une cigarette, « la dernière », me chuchote ma voix intérieure. La seule qu'il m'arrive d'écouter. Il faut dire qu'elle est capable du meilleur, rarement du pire.

Cette petite voix lointaine qui me murmure quotidiennement à l'oreille est, en réalité, celle de mon père. Une alliée bavarde à qui je ne cloue jamais le bec. Horizontale et transgressive, elle ne distingue jamais le sacré du profane, le courage de la lâcheté, la liberté de l'asservissement, le bien du mal...

Ce soir, je prête finalement l'oreille à la toute-puissante voix de la nuit.

Elle saisit et interprète systématiquement mes pensées au gré de mes inspirations. Chargée d'augures et d'annonces mystérieuses. Les limites de ma chambre reculent pendant que de nouvelles pensées prennent leur envol. Je ne peux espérer me rendormir à présent.

« Prochain arrêt : La Limite. » La voix de synthèse me surprend en pleine lecture du roman d'Amin Maalouf, *Léon l'Africain*. Elle délimite avec brutalité l'espace dans lequel je reviens à la réalité. Un ensemble pourtant cohérent, qui échappe à toute notion de périphérie, de discontinuité. Un espace central qui désacralise les frontières qu'on lui impose. Un territoire qui désigne harmonieusement Albert Camus, Denis Diderot, Émile Zola, François Rabelais, le 19 mars 1962, Henri Barbusse, Jean Jaurès, Maurice Audin, le 11 novembre 1918, Nelson Mandela, Pierre et Marie Curie, le 14 juillet 1789, Romain Rolland, Salvador Allende, Victor Hugo, Youri Gagarine, le 8 mai 1945, Louise Michel et Zyed et Bouna. Une terre qui honore consciencieusement les Lettres, les Lumières, la vérité, la justice, l'égalité, la Résistance, la recherche, en somme : de « justes combats ».

Je décide de consulter mon téléphone. Un message m'informe que la boîte vocale de l'appareil est saturée. Une voix désincarnée m'invite à supprimer mes anciens messages. Après m'avoir proposé d'accomplir, une dizaine de fois, la même opération, elle me transmet une voix singulière. Mon père m'exhorte à le rappeler rapidement... Cette injonction d'outre-tombe restera sans réponse...

J'ai la bouche pâteuse, les lèvres figées et la main qui tremble. Assis à côté de moi, j'entends un vieil homme parler doucement, très bas, en modulant légèrement vers les graves. Le timbre de sa voix est rassurant, apaisant, familial. Nous nous arrêterons tous les deux aux Sept Îles.

Après l'obtention d'un Master d'Histoire, Ouassini Adda évolue dans l'enseignement, à Clichy-sous-Bois et au Liban, ainsi que dans les métiers de l'édition, en tant que conseiller éditorial et agent littéraire. Entre 2016 et 2018, il coordonne un Contrat Territoire Lecture à Clichy-sous-Bois et Montfermeil. Il est coordinateur de l'action culturelle et des partenariats à la bibliothèque Cyrano de Bergerac de Clichy-sous-Bois.

Je suis loin

par Delma Evanga

Je suis.

Je suis moi.

Je suis ce que je voudrais être et non ce que les gens veulent que je sois

Que dire de moi, de ce qui est moi aujourd'hui ?

Je suis cette fille qui ne vit désormais que pour elle-même. Je suis moi sortie de nulle part. Nulle part ? Peut-être pas. Chaque personne a une source. Et j'en ai une moi aussi. Je viens de loin, d'un continent qu'on dit pauvre : l'Afrique.

Je suis inconnue de tout le monde, rejetée de tous, sans aucun soutien. Sauf le soutien d'une personne qui n'est plus là.

Ma grand-mère.

Je suis ce que je suis aujourd'hui pour elle et grâce à elle.

Je ne veux pas dire son prénom ici, je ne vous le donnerai pas, je le garde pour moi. En moi. Mon secret.

Il y a deux ans, j'ai atterri à l'aéroport Charles-de-Gaulle. Paris. J'avais 16 ans.

On m'a emmenée vivre à Clichy-sous-Bois. Ville étrangère. Séparée de toute ma famille là-bas, au Congo-Brazzaville.

J'attends la nuit pour vivre loin des regards méprisants, loin des blâmes et des insultes. Personne ne me dit alors comment je dois vivre et rêver.

Je lui parle, à ma grand-mère. Elle est encore là avec moi.

Je vois ton reflet sous cet arbre au milieu de la cour de notre maison à Oyo. Je te vois sourire, me sourire, criant mon prénom. J'aimais te voir ainsi puis quand, inquiète, tu te mettais à me chercher dans tout le quartier. Mais je suis là, je suis là, juste derrière toi.

Dans mon sommeil, je revois ta belle silhouette, je revis les bons moments passés avec toi, passés l'une pour l'autre. Je sais que tu es là, à côté à côté. Partout où je vais tu es là.

Je t'entends de jour comme de nuit.

Ma grand-mère. Tu es mon ange gardien.

Je me réveille sur les chants des oiseaux.

Je m'apprête à faire quarante-cinq minutes de marche de chez moi à mon lycée Henri-Sellier, qui se trouve à Livry-Gargan. Une routine de chaque jour qui ne me fait aucun mal mais que je n'aime pas. Le soir, de retour chez moi, je ne pense qu'à une seule chose : ne pas refaire ce chemin.

Un an passe. Je suis au lycée Alfred-Nobel, à dix minutes seulement de chez moi.

J'ai peur. Mon cœur bat fort, on entendrait son battement à des dizaines de kilomètres. J'ai peur de faire de nouvelles rencontres, peur d'être rejetée de nouveau, peur d'être la risée de tous.

J'aimerais vous parler de mes cousines qui habitent à Créteil. Mais je n'ai pas le temps. Pas maintenant. Une autre fois. Dans un autre texte. Une chose à dire : grâce à elles, je sors en ce moment de mon trou, de ma solitude.

Je vais vivre ma vie, quoi qu'il arrive.

Je suis.

Je suis Delma.

Une Clichoise.

Née en 2001 à Oyo (Congo Brazaville), Delma Evanga est élève au Lycée Alfred Nobel.
Elle vit en France depuis 2017.

Écrire et s'ouvrir un peu plus à l'autre par Abdellah Taïa	1
Requiem pour un enfant noir par Françoise Guyomard	3
Je ne la comprends pas, cette église par Maher Nouira	11
La cité de la peur par Sylvie Haoudi	21
Entre les lignes par Sakina Bahri	33
Ici c'est l'Australie par Rayan Boukazia	37
La voix par Ouassini Adda	39
Je suis loin par Delma Evanga	41

Les Ateliers Médicis et Abdellah Taïa remercient
la bibliothèque municipale de Clichy-sous-Bois,
les participant·e·s aux ateliers d'écriture,
les auteur·e·s ici publié·e·s,
et les habitant·e·s de Clichy-sous-Bois.

Les ateliers d'écriture se sont déroulés de décembre 2018 à juin 2019.
Ce recueil de textes est édité par les Ateliers Médicis à l'occasion de
TYPO, le festival des écritures de caractère (novembre 2019).

Ateliers Médicis

4, allée Françoise N'Guyen – 93390 Clichy-sous-Bois
Tél. 01 58 31 11 00 – www.ateliersmedicis.fr

**ATELIERS
MÉDICIS**